



# Trois langues

**Raymonde Coudert**

DANS **CHE VUOI ? 2021/1 N° 5**, PAGES 151 À 154

ÉDITIONS **ÉRÈS**

ISSN 0994-2424

ISBN 9782749268231

DOI 10.3917/chev2.005.0151

Date de mise en ligne : 29/04/2021

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-che-vuoi-2021-1-page-151?lang=fr>



**CAIRN · INFO**

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour érès.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

# TRADUCTION

## Trois langues

*Raymonde Coudert*

**J**E vais donc « traduire », dans « ma langue », quelques fragments de ce que j'ai entendu des langues respectives de Max Kohn et de Cosimo Trono. Il faut au moins deux langues pour traduire... mais ce sont *trois langues* qui, pour moi, s'associent aujourd'hui à ces fragments : langue perdue, langue analysante, langue impossible.

Je pourrais les transférer à ce tercet, dans le désordre :

*Prendre langue avec lalangue ;*

*Sans avoir à garder sa langue ;*

*Pour dégriser les fables.*

De toutes les définitions de la traduction que Max Kohn nous a données, je retiens les quatre qui suivent, en ajoutant une définition parmi d'autres du yiddish.

- Traduire a pu avoir lieu entre le silence d'un animal et celui des idoles (les chiens et les statues du cabinet de Freud).
- Traduire, c'est une histoire en train de parler. C'est la définition que je préfère.
- Traduire, c'est une « *méthodophorie* », un transfert de méthode, grâce à laquelle il devient possible de distinguer et de colorer les noms de l'Autre.
- Traduire, c'est un appren-tissage des noms de l'Autre.
- Et enfin, cette définition du ou plutôt des yiddishs : langue sur le fil, langue d'où renaître.

*Che vuoi ?* Dans quelle langue traduit-on ?

Ce qui me fait penser à Aharon Appelfeld. À sa langue, à ses *langues perdues*.

Dans tous ses livres, l'écrivain de langue hébraïque parle de ses langues. Il les a perdues si longtemps qu'à son adolescence, il était presque redevenu « un animal silencieux », un *infans*, contraint et convaincu de devoir « tenir sa langue », ses langues secrètes, pour les sauver et se sauver.

Sa langue maternelle était l'allemand. Il en connaissait beaucoup d'autres : roumain, ruthène, français, italien... Ses grands-parents lui avaient transmis le yiddish. Après son évasion et son errance à travers l'Europe, il arrive à grande souffrance en Israël, en 1946. Il a 14 ans, et doit apprendre l'hébreu. C'est la part requise de sa nouvelle identité d'orphelin, au prix de l'oubli. Il raconte combien il a souffert de devoir rouler dans sa bouche les cailloux de cette langue neuve, que pendant longtemps il n'est pas arrivé à avaler.

Le yiddish, qu'il s'est mis à étudier à l'université, lui a rendu la vie qui avait été tuée en même temps que ses langues. J'aime à penser que c'est la langue qui pour lui a fait re-naître les autres. Et sa langue d'écrivain en hébreu...

De l'exposé de Cosimo Trono je retiens le son des langues, leur musique, et son évocation de la langue — en VO, sous-titrée.

Ce qui me ramène à *la langue analysante*, à *ma* langue d'analysante. (L'analysant vient en analyse pour prendre langue avec la langue de son inconscient. Ça se passe dans le transfert, qui abrite pendant un temps parfois assez long cette opération souvent douloureuse, où se révèle peu à peu, par à-coups, surprises, et après coup, la division qu'il ignore.)

Le travail de la cure, c'est le risque et la chance de la traduction : mesure des écarts et expérience des différences. En décalage, étrange, la langue de l'analyste, de loin en loin et de temps en temps, vient traduire et diviser la mienne.

Guy Dana l'a rappelé ce matin : « En psychanalyse, la traduction est d'abord un dire ou un écrit dans la même langue » et : « Elle ne dit pas la même chose. »

En ce qui me concerne, cet effort de traduction bilatérale, je dirai même « bijective » (j'emprunte ce concept à Michèle Montrelay), de ma « langue de cure », ma langue d'analysante, a été facilité, oui, favorisé par le fait que mon analyste avait conservé en français un très fort accent de sa langue native. Cette couleur dans sa voix me rappelait à chaque séance qu'en maints sens, elle traduisait la mienne, et que ma langue, en maints sens, traduisait la sienne. Qu'il y en avait au moins deux entre nous. Cette étrangeté sonore, qui chantait dans le jazz d'une autre langue, faisait sonner diversement ce que je ne savais pas que ma parole disait.

Cosimo Trono a évoqué aussi « le transfert à l'œuvre ». Et je parlerai d'une *langue impensable, ou impossible (langue du féminin)*. C'est en lisant Proust — son œuvre — qu'ont résonné pour moi des échos d'une langue familière. Dans mon travail sur « À la recherche du temps perdu », en « littérature et psychanalyse », comme on disait encore dans les années 90 à l'Université Paris 7, j'ai pu me poser à nouveau frais la question du *féminin*. Non comme une langue à part, ou « à part entière » — avec « l'écriture » qui allait avec (comme nous aurions aimé, peut-être, le rêver au MLF du siècle dernier) —, mais comme *une question adressée à la langue*. Une sorte d'*objection* qu'a bien entendue Lacan, longtemps avant son séminaire de 1972-73. Comme la possibilité d'une « fable qui dégrise les fables » (dans la langue d'Éric Vuillard), ou, dans celle de Barbara Cassin, d'une fable qui fasse « chanceler les essences ».

Le féminin est devenu mon intraduisible (au sens où c'est toujours sur le métier, toujours en chantier) favori. Il m'a été confirmé dans cette position, encore aujourd'hui à peu près *inouïe*, par une patiente du centre Antonin-Artaud à Reims, alors que j'y faisais un stage en 2011, sous la bienveillance de Patrick Chemla.

J'avais proposé un atelier de lecture orale d'un épisode des *Métamorphoses* d'Ovide : quand Io est transformée en vache par Zeus, après qu'il l'a violée et engrossée. Une femme, patiente du centre, avait remarqué avec inquiétude :

*Che vuoi ?* Dans quelle langue traduit-on ?

« Mais alors, elle accouche d'un veau ou d'un enfant ? » J'ai compris, pas tout de suite, médusée, que la grossesse d'Io était un long silence de sa langue, un mutisme forcé de 290 jours (à peu près), un temps de détresse sans recours dans la langue et de la langue, une sorte *d'intraduisible radical*.

À la fin de son errance, aiguillonnée par la jalousie d'Héra, Io arrive sur les rives du Nil. Là, elle retrouve forme humaine — je cite la vigoureuse traduction de Marie Cosnay.

« ... *l'autre* (Io est ici l'autre d'Héra) reprend son premier visage, devient ce qu'elle était ; le poil fuit le corps, / les cornes diminuent, le rond de l'œil se serre, / la bouche se contracte, les épaules et les mains reviennent, / le grand ongle, séparé en cinq, s'évanouit, / de la vache il ne reste rien, mais la blancheur de sa beauté la voici. / La nymphe, contente de se servir de ses deux pieds, / se dresse, craint de parler de peur de mugir / en génisse ; elle essaie timidement la parole jusque-là perdue. »

Elle a peur, après cet auto-accouchement, cette re-nais-sance humaine, de ne pas *rentrer* dans la langue. Elle ne sait pas quel flux va s'écouler de sa bouche : *Un gémissement, des larmes, un mugissement de chagrin*. Elle craint d'être à jamais exilée de la langue de ceux qui l'ont fait naître, et de la langue du fils qu'elle va enfanter, le futur roi d'Égypte.

Je m'arrête là, sur les voyages de cet organe étrange, fragile, organe du corps et hors du corps, d'un sujet et d'entre les sujets — *une* langue parmi plus de 7 000 *autres* au monde, ce qui fait beaucoup d'« entre les langues » —, par laquelle se produisent et se transmettent nos *apparentements*.